

**Bertrand Russell, *Écrits de logique philosophique*,
avant-propos et traduction de l'anglais par Jean-Michel Roy,
Paris, P.U.F., 1989.**

Claire-Marie Clozel

Volume 17, numéro 2, automne 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027131ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027131ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Clozel, C.-M. (1990). Compte rendu de [Bertrand Russell, *Écrits de logique philosophique*, avant-propos et traduction de l'anglais par Jean-Michel Roy, Paris, P.U.F., 1989.] *Philosophiques*, 17(2), 217–221.
<https://doi.org/10.7202/027131ar>

BERTRAND RUSSELL, *Écrits de logique philosophique*, avant-propos et traduction de l'anglais par Jean-Michel Roy, Paris, P.U.F., 1989.

par Claire-Marie Clozel

Sous le titre *Écrits de logique philosophique*, Jean-Michel Roy nous offre en première traduction française (ou presque... quelques traductions partielles ayant paru dans des revues) une sélection des principaux textes publiés par Bertrand Russell de 1902 à 1918. L'importance de ces textes est connue : il s'agit ni plus ni moins que de l'élaboration de la logique moderne — ou du moins de sa recréation, la préséance revenant on le sait à Frege qui avait déjà publié à l'époque sa *Begriffsschrift* (1879), et le premier tome de ses *Grundgesetze der Arithmetik* (1893).

Les extraits proposés proviennent essentiellement de deux ouvrages : *The Principles of Mathematics* et *Principia Mathematica* (écrit en collaboration avec Whitehead), publiés respectivement en 1902 et 1910. S'y ajoutent deux articles : « On Denoting », publié en 1905 dans la revue *Mind*, et « The Philosophy of Logical Atomism », compte rendu d'une série de conférences prononcées à Londres au début de 1918, et éditées ensuite par *The Monist* en 1918 et 1919.

Des *Principles*, Jean-Michel Roy a choisi de traduire la première partie consacrée aux *indéfinissables mathématiques* — c'est-à-dire *logiques* dans la perspective logiciste. Celle-ci est précédée de la préface, et de l'introduction à la seconde édition de 1937, et suivie des deux appendices consacrés respectivement, le premier à un commentaire des ouvrages de Frege, le second à une ébauche de la théorie des types.

Puis, dans l'ordre chronologique, on trouve l'article « On denoting », qui présente la célèbre théorie des *descriptions définies*, élaborée par Russell en réponse à sa première théorie de la dénotation, proposée au chapitre V des *Principles*.

Vient ensuite l'introduction des *Principia*, un texte long d'une centaine de pages qui comprend une redéfinition des principales notions logiques fondamentales (variables, propositions, classes, etc.), une reformulation de la théorie des types, et une théorie des symboles incomplets qui prolonge la théorie des descriptions définies proposée dans «On Denoting».

Enfin l'ouvrage se termine avec «The Philosophy of Logical Atomism», article qui reprend dans un style plus cursif et moins technique que les précédents les principaux résultats obtenus, en les replaçant dans la perspective d'une épistémologie et d'une ontologie globale : celle de l'atomisme logique. Au-delà de son intérêt propre, cet article revêt une importance particulière dans l'ensemble présenté auquel il confère son unité et sa dynamique, justifiant pleinement le titre général de l'ouvrage : «Écrits de logique *philosophique*».

La traduction de Jean-Michel Roy est élégante et agréable à lire. Tout au plus, au niveau du style pourrait-on lui reprocher une tendance à «corriger» le texte russellien en en supprimant les répétitions (ce qui ne contribue pas toujours à en éclairer le sens), et quelques erreurs mineures telles que la traduction de «Twofold relation» (relation binaire), par «double relation» (p. 383), et de «Why, this is Jones» (Tiens, c'est Jones) par l'étonnant «Pourquoi, c'est Jones» (p. 436).

Plus surprenant est le choix de «la mathématique» pour traduire «Mathematics». Même s'il est incontestable que Russell penche pour une conception unifiée des mathématiques, et si le terme anglais est en réalité, en dépit de sa forme, un singulier (comme «Semantics», ou «Linguistics» (respectivement traduits par «Sémantique» ou «Linguistique»), «mathématiques» reste cependant le terme le plus naturel en français, indépendamment de toute querelle d'école, et me semble avoir dans la pratique un usage aussi neutre que «Mathematics» en anglais.

Dans l'ensemble, il s'agit également d'une traduction précise et fiable, et ce en dépit des difficultés que présente le texte russellien (notamment dans les *Principles*) : tout un échaffaudage de concepts difficilement traduisibles, un texte touffu — voire même obscur —, et surtout des analyses du langage naturel dont la pertinence ne résiste pas toujours à la transposition dans une autre langue.

Ces difficultés n'ont cependant pas toutes été surmontées. À ce titre, certains choix de traduction pourraient être discutés : ainsi la traduction de «some» par «quelque» n'est-elle peut-être pas la plus propre à faciliter la compréhension de l'analyse russellienne, notamment au chapitre IV des *Principles*. Il me semble que «certains(s)» eût rendu l'analyse plus convaincante, mais le choix de J.M. Roy est également défendable, et respecte la tradition. Par contre la traduction de «not any» par «ne...pas...n'importe lequel», même si, comme le souligne l'auteur, elle met en relief la distinction entre «not any» et «no», est inacceptable car elle conduit à de véritables contresens. Ainsi (p. 94), J.M. Roy traduit «We must not take anyone in particular» par «Nous ne devons pas prendre n'importe lequel en particulier», au lieu de «Nous ne devons en prendre aucun en particulier» (cette deuxième traduction étant d'ailleurs indiquée en note). Or il est évident que ces deux expressions ne

peuvent être tenues pour équivalentes (pour des raisons de portée), ce qui est d'autant plus gênant que cela touche au point visé par Russell dans sa démonstration. La traduction systématique de « any » par « n'importe lequel », provoque d'ailleurs des problèmes analogues, même dans des contextes non négatifs (par exemple p. 94 et p. 133). Il me semble que traduire « any » par « tout » eût peut-être permis de les éviter en partie. Je ne suis pas sûre cependant que la traduction de ce chapitre puisse être menée à bien en s'en tenant à une traduction systématique quelle qu'elle soit. Je soupçonne en effet les distinctions russelliennes d'être trop idiosyncratiques pour être transposables. Seul un appareil de notes adéquat pourrait peut-être permettre au lecteur non anglophone d'en saisir le sens. Dans le même ordre d'idées la traduction systématique de « man » (le concept) par « l'homme » paraît particulièrement maladroite (cf pp. 25, 42), même si elle est justifiée dans le contexte du chapitre V (p. 87).

Restent les coquilles typographiques — peut-être inévitables. S'il est difficile de reprocher à l'auteur ou à l'éditeur ces erreurs matérielles, on pourrait néanmoins souhaiter qu'elles fassent l'objet d'un *Errata*, en attendant d'être corrigées dans les futures éditions. Cette pratique est devenue peu courante, mais se justifierait ici plus qu'ailleurs compte tenu de l'usage du formalisme d'une part, et de la nature du raisonnement de l'autre, qui confèrent à toute erreur de signe une portée sans commune mesure avec celle d'une faute d'orthographe. Signalons à ce titre deux problèmes de négations particulièrement gênants : p. 112 et 114 où « Nothing is not nothing » se trouve traduit par « Rien n'est rien », et p. 370, où on devra lire « M. Sheffer fut le premier à montrer que l'idée d'incompatibilité suffisait à atteindre les buts proposés » (au lieu de « ne suffisait pas »).

Il s'agit, nous l'avons mentionné, de textes difficiles, et parfois même obscurs. On aurait pu souhaiter que dans son avant-propos le traducteur aide le néophyte — ou du moins le lecteur peu familiarisé avec l'auteur — à s'orienter dans les concepts russelliens. Ce n'est pas exactement ce que fait Jean-Michel Roy, qui plutôt qu'une introduction au sens propre du terme, nous offre une interprétation centrée sur la théorie du jugement et la critique de la relation cognitive. Or cette orientation, pour éclairante qu'elle soit, me paraît réduire excessivement la place des problèmes proprement logiques (voire techniques) dans la démarche russellienne et au premier rang de ceux-ci les paradoxes.

Mais là où elle est le plus gênante, c'est dans le commentaire des *Principles*. Conscient de la difficulté de ce texte, J.M. Roy y consacre en effet une large partie de son avant-propos. Le commentaire qu'il nous en livre est riche, intéressant mais contestable. Soulignant à juste titre l'ambiguïté de l'attitude de Russell par rapport au langage, dont la grammaire « sans être notre maître [doit être] notre guide » (p. 72), et l'absence d'une véritable analyse de la notion de proposition, il est conduit à rejeter — à tort selon moi — la relation de signification du côté de la psychologie (cf principe n° 3 p. XXI), ce qui lui permet d'étayer la thèse selon laquelle : « pour caractériser son objet, et du même coup sa problématique, l'analyse logique se voit (donc) contrainte de recourir à des principes qui échappent à sa compétence et relèvent d'une analyse

du jugement et du langage [qui] s'inscrivent visiblement dans une théorie de la connaissance (épistémologie) et dans une psychologie dont les frontières respectives restent assez indéterminées. » (p. XXIII). Or une telle interprétation me paraît contradictoire avec le sens de la démarche russellienne en particulier, et du logicisme en général, qui consistent précisément à tenter, autant que faire se peut, de tracer une nette démarcation aussi bien entre sens et représentation qu'entre logique et psychologie. C'est en ce sens que doivent selon moi être interprétés les paragraphes 51 et 56 des *Principles*, et la controverse avec Bradley.

Dans le paragraphe 51, Russell affirme en effet que « *avoir un sens [...] est une notion où se mêlent confusément des éléments logiques et psychologiques* », affirmation qui fait écho à celle du paragraphe 56 où il dit que « *la notion de dénotation comme la plupart des notions logiques, s'est trouvée jusqu'à présent obscurcie par l'intervention de considérations psychologiques hors de propos* ». Il semble que J.M. Roy s'appuie sur ces propos pour tracer une démarcation entre dénotation et logique d'une part, et sens (meaning) et psychologie de l'autre. D'où son affirmation (p. XXI) que « *[le fondement de la relation entre mots et termes] est l'esprit humain et non, comme pour la relation logique de représentation entre concepts dénotants et combinaisons de termes, la nature des termes qu'elle relie* ».

Or une telle conclusion n'est pas du tout obligatoire, et paraît même contradictoire, si l'on se souvient que la logique porte sur les propositions, conçues comme entités non mentales, porteuses de vérité (cf préface p. 7). Bien que sa formulation reste assez lapidaire, il semble bien que la notion visée par Russell au paragraphe 51 soit celle de l'*idée*, conçue par Bradley comme intermédiaire entre les mots (dont elles constituent le sens), et les objets du jugement. Et la solution proposée par Russell consiste à affirmer une correspondance « simple » entre mots et termes : ce sont les mots (pas les idées) qui ont un sens (meaning), « *au simple sens (sense) où ce sont des symboles qui représentent autre chose qu'eux-mêmes* ». Cette correspondance est d'ailleurs signalée par J.M. Roy (dans son principe n° 5, p. XXI). La raison pour laquelle la signification n'appartient pas à la logique apparaît alors clairement, car la proposition ne contient pas de mots (sauf si elle est linguistique, c'est-à-dire *porte* sur les mots), et seuls les mots ont un sens. Pour autant elle n'est pas psychologique puisque les *idées* ont été rejetées (comme les *représentations* par Frege).

Ce que semble avoir sous-estimé J.M. Roy à ce stade, c'est la confiance de Russell dans le symbolisme. Celle-ci se trouve pourtant affirmée à plusieurs reprises, aussi bien dans les *Principles* eux-mêmes (notamment au début du chapitre IV), que dans les textes ultérieurs. On trouve ainsi dans *Histoire de mes idées philosophiques*, dans le chapitre sur le langage, le jugement suivant : « C'est en 1918 que j'ai commencé à m'intéresser à la définition de la "signification" et au rapport du langage aux faits. Jusque-là, j'avais considéré le langage comme "transparent" et n'avais jamais examiné ce qui fait sa relation au monde du non-langage » (tr. fr. p. 181). Et dans les *Principles* (§ 46, p. 72) : « *À mon sens l'étude de la grammaire est susceptible de jeter bien plus de lumière sur les*

problèmes philosophiques que ne le supposent communément les philosophes. Quoiqu'on ne puisse admettre a priori qu'à une distinction grammaticale correspond une authentique différence philosophique, la première est un début de preuve de l'existence de la seconde et peut le plus souvent être utilisée avec succès comme source de découverte.»

C'est donc parce que la relation du langage aux faits est généralement «simple» qu'elle n'a pas lieu (à l'époque des *Principles*) d'être étudiée, et non parce qu'elle est psychologique. C'est même cet antipsychologisme qui devait conduire Russell à élaborer la première, puis la deuxième théorie de la dénotation. La doctrine de Bradley avait en effet l'avantage de permettre, via la distinction entre le véritable objet du jugement, et les idées représentées par les mots, de rendre compte du fait qu'une proposition comme «j'ai rencontré un homme dans la rue» porte, non pas sur le concept *un homme*, mais bien, comme dit Russell, «sur quelque chose de tout à fait différent, quelque bipède réel dénoté par le concept». Fallait-il alors ressusciter les idées pour les besoins de la cause — et les assimiler aux concepts? Accepter de même coup plusieurs catégories d'entités, et la nature mentale des propositions? La réponse de Russell est clairement négative, et la théorie de la dénotation du chapitre V des *Principles*, dans son imperfection, constituait le prix à payer pour maintenir la position réaliste adoptée dès la préface. Cette ligne n'est d'ailleurs pas fondamentalement remise en cause dans l'article «On Denoting» (ce qui change par contre c'est la maxime selon laquelle «chacun des mots figurant dans la phrase doit avoir un sens»).

Pratiquement, c'est donc sur l'analyse du langage que s'appuie l'analyse logico-philosophique des *Principles*. En droit cependant un doute subsiste qui pourrait justifier l'analyse de J.M. Roy. Si la grammaire n'est pas infaillible, et ne peut donc constituer notre seul guide, à quoi se fier pour développer l'analyse? Mais rien dans les *Principles* ne permet de répondre à cette question, sur laquelle plane, même dans «La philosophie de l'atomisme logique», une certaine obscurité.

En tout cas, et quoi qu'il en soit de la solution de cette controverse, il n'en reste pas moins qu'il faut saluer dans l'ouvrage de Jean-Michel Roy, aussi bien l'effort de traduction, que la clairvoyance de la sélection, qui devrait permettre à un nombre croissant de lecteurs francophones d'accéder à tout un pan de la philosophie du XX^e siècle dont l'importance reste encore largement sous-évaluée en France, en dépit de son influence déterminante dans le monde anglo-saxon.

Terminons sur l'espoir que l'œuvre de Frege bénéficie bientôt d'un traitement similaire, qui donnerait accès en français aux deux textes majeurs que sont la *Begriffsschrift* d'une part, et les *Grundgesetze der Arithmetik* de l'autre.

Université de Paris I,
Université de Montréal.